
« Présentation : le symbole. Réflexions théoriques et enjeux contemporains »

Émilie Granjon, Bertrand Rouby et Corinne Streicher

Protée, vol. 36, n° 1, 2008, p. 5-6.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/018800ar>

DOI: 10.7202/018800ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

LE SYMBOLE

RÉFLEXIONS THÉORIQUES ET ENJEUX CONTEMPORAINS

ÉMILIE GRANJON, BERTRAND ROUBY ET CORINNE STREICHER

L'homme met en place des symboles pour mieux comprendre le monde dans lequel il vit. Avec le mode symbolique s'institue un ancrage mémoriel, une pensée singulière dont l'énonciation participe d'un processus herméneutique qui rend compte de structures interprétatives. Originellement, le symbole désigne un signe de reconnaissance provenant d'un « objet coupé en deux dont deux hôtes conservaient chacun une moitié qu'ils transmettaient à leurs enfants; on rapprochait les deux parties pour faire la preuve que des relations d'hospitalité avaient été contractées » (Rey, 2004 : 3719). Comme l'atteste son étymologie grecque *symbolon*, dérivée du verbe *sumballein* qui signifie « jeter ensemble », « joindre », « réunir », « mettre en contact », il avait la fonction d'unir, de construire un pont entre deux objets. Au fil du temps, il est devenu un médiateur sémantique dont les modalités fonctionnelles permettent le passage d'un sens littéral à un sens figuré. Par conséquent, il institue un processus herméneutique singulier, pluridimensionnel et transcendant : pluridimensionnel, le symbole dévoile des structures imaginaires; transcendant, il interroge le saisissable de l'insaisissable.

Évidente en apparence, la définition du « symbole » est pourtant problématique du fait de la polysémie du terme qui en brouille la compréhension et instaure un malaise définitionnel. À cet égard, Umberto Eco qualifie de « forêt symbolique » (1988 : 191) l'hétérogénéité lexicale découlant des différentes utilisations du mot. Cette plurivocité terminologique entraîne un affadissement lexical causé par un emploi équivoque et désinvolte. Ainsi, la psychanalyse, la philosophie, la sémiotique, la littérature et la poésie utilisent le symbole pour servir leur domaine et l'investir d'un sens qui leur est propre. Il résulte de ces emprunts d'étonnants antagonismes concernant la notion de signe. Alors que certains penseurs comme Lévi-Strauss, Freud ou Kristeva rendent compte d'une synonymie entre le symbole et le signe, d'autres comme Ricœur, Durand, Jung ou Todorov revendiquent la distinction entre les deux. La disparité lexicale qui découle de ce constat ne mène pas à la destitution du symbole. Paradoxalement, elle le fait renaître et lui permet de produire de nouvelles unités sémantiques.

En regard de ce constat, nous proposons de réfléchir aux axes définitionnels du symbole en abordant les diverses disciplines que sont la sémiotique, l'histoire de l'art, la littérature et la philosophie. L'horizon théorique du dossier est non pas d'élaborer une nouvelle définition, mais de situer et de comprendre les contradictions internes qui résultent de la globalisation de la réflexion. L'ensemble des articles explore deux voies parallèles et complémentaires interrogeant l'investissement du symbole dans nos sociétés contemporaines. Les auteurs proposent de repenser les structures de symboles anciens par l'entremise

des disciplines susmentionnées, d'un côté, et d'examiner les modalités théoriques de symboles en mutation (c'est-à-dire partiellement dé-sémantisés et en quête d'un nouveau sens), de l'autre.

D'emblée, Guillaume Asselin livre une réflexion originale en marge de l'idée traditionnelle du symbole, et montre que le thème contemporain de la déliaison s'enracine dans l'étymologie. Ainsi propose-t-il, à partir de Pascal Quignard notamment, de penser une herméneutique de l'« entre-deux » en explorant la part de déchirure qui prélude à la constitution du symbole. Il s'agit dès lors de pallier transversalement une déchirure initiale, et c'est dans cet esprit qu'Émilie Granjon présente un état des lieux sur la question. Elle met en évidence la rencontre de plusieurs traditions théoriques qui ravive une définition plus ancienne du symbole et, de ce fait, l'inscrit dans une réflexion interdisciplinaire qui échappe aux définitions exclusivement sémiotiques, anthropologiques, sociologiques ou psychanalytiques. Paola Pacifici démontre que, au XVII^e siècle, le réseau signifiant ainsi formé se centrait notamment sur l'image du corps, envisagée comme métaphore sémiotique d'une interrelation entre anatomie, astrologie, philosophie et religion. Étudiant la même époque, Andréa Catellani sémiotise la manière dont l'allégorie supplante le symbole dans la littérature jésuite. À une *ratio difficilis* motivée par une intensité passionnelle euphorique ou dysphorique se substitue une *ratio facilis* visant à organiser, à systématiser et à limiter le panorama interprétatif.

Avec les articles de Guillaume Asselin, d'Émilie Granjon, de Paola Pacifici et d'Andréa Catellani, les théories contemporaines, sous l'impulsion de modèles philosophiques, sémiotiques et phénoménologiques, inspirent une réflexion interdisciplinaire qui envisage le symbole comme facteur de cohésion ou de disjonction conceptuelle. En revanche, la littérature et les arts du XX^e siècle témoignent d'une ruine de la dimension notionnelle à mesure que se révèle la faillite des langages symboliques.

Avec *L'Atelier du peintre* de Patrick Grainville, Fabienne Claire Caland analyse, dans le cadre d'une réflexion littéraire, l'échec de la tentative du narrateur visant à constituer un langage symbolique, de telle sorte que la langue de l'écrivain se fonde sur la destruction même d'un tel langage. Pour comprendre cette crise de l'organicité, il faut remonter à l'entre-deux-guerres, qui voit se déstructurer les systèmes coloniaux, la perception du corps humain (premières greffes) et le psychisme (impact de la psychanalyse). S'y ajoute, à l'approche de la Deuxième Guerre mondiale, une menace d'indifférenciation violente qui précipite la dé-symbolisation. Ainsi un poète comme David Gascoyne se tourne-t-il vers l'alchimie pour construire une nouvelle cohérence symbolique ; or, Bertrand Rouby montre que cette entreprise aboutit à des tensions herméneutiques telles que le symbole s'en trouve défait. De Gascoyne à Grainville, le XX^e siècle apparaît donc comme une ère du soupçon à l'égard des systèmes symboliques, dont les velléités d'ordonnement ne répondent plus à une vision du monde marquée par la dissémination et le jeu différentiel du langage.

ECO, U. [(1984) 1988] : *Sémiotique et Philosophie du langage*, Paris, PUF.

REY, A. (dir.) [(1992) 2004] : « Symbole », *Dictionnaire historique de la langue française*, tome 3, Paris, Le Robert.